

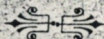


SOUVENIR

DE

MADAME BECQUEY

28 Janvier 1848-30 Septembre 1904



LANGRES

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE MARTIN-BERRET

1904

SOUVENIR
DE
MADAME BECQUEY

28 Janvier 1818 - 30 Septembre 1904

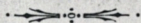
Elle n'a voulu que la Volonté de
Dieu.

(Son Epitaphe par elle-même).

MORT ET FUNÉRAILLES

DE

Madame BECQUEY



Une des existences les plus richement et les plus longuement méritantes, — 87 ans moins quelques mois, — celle de Madame Jules Becquey, née Félicie de Baudicour, s'achevait, à Saint-Dizier, le 30 septembre dernier.

Bravant l'âge et les infirmités, appuyée sur un bras étranger, Madame Becquey, comme d'habitude, à sept heures, entrait à Notre-Dame, pour y entendre la Messe et faire sa communion quotidienne, lorsqu'elle tomba, frappée du coup de la mort.

Transportée à son domicile, elle y rendait à Dieu sa belle et grande âme, le jour même, à quatre heures du soir.

Ses funérailles furent célébrées à Notre-Dame le mardi, 4 octobre. Mgr Ravry, vicaire général, délégué de Monseigneur, les présidait. Deux messes furent célébrées, une messe basse par M. l'abbé Chrétiennot, vicaire de Marnaval, que Madame Becquey gouverna — c'est le mot — si longtemps et dont elle s'occupa jusqu'à la fin, et la Messe solennelle par M. le Doyen de Notre-Dame. M. le chanoine Cousin, ancien aumônier de l'Assomption où Madame Becquey vivait retirée au moment de l'incendie qui a détruit ce superbe monastère, donna l'absoute.

Dans l'assistance, une vingtaine d'ecclésiastiques, parmi lesquels M. l'abbé Monnier, archiprêtre de la Cathédrale de Saint-Claude, neveu de la vénérable défunte.

A la suite de plusieurs officiers de la famille, MM. les Officiers de la Réserve et de l'Armée territoriale de Saint-Dizier, ayant à leur tête M. le Commandant Bertora, tous en uniforme, afin d'honorer la présidente honoraire, si longtemps présidente effective, de l'*Œuvre de la Croix-Rouge* pour les secours aux blessés militaires. Les Dames du Comité de cette même Œuvre si patriotique y assistaient, aussi munies de leurs insignes. L'église Notre-Dame avait également ajouté, à sa parure de grand deuil, des faisceaux de drapeaux de la Croix-Rouge mêlés de drapeaux tricolores.

Les jeunes filles de l'Ouvroir, les vieillards les moins invalides, hommes et femmes, de l'asile des Petites Sœurs des Pauvres, deux œuvres entre tant d'autres dont a si bien mérité la vénérée disparue, escortaient avec des cierges, le char funèbre, sans fleurs ni couronnes, selon le désir exprimé par la défunte, exception faite et bien motivée pour son cher Marnaval qui est, effectivement, sa couronne.

L'élite des familles de la ville et de la région était largement représentée. Cette femme de bien n'emporte que des sympathies qu'elle n'a nullement cherchées, n'ayant jamais voulu d'autres louanges que celles de ses œuvres, ni cherché de satisfactions que dans l'accomplissement de son devoir.

Après la cérémonie de Notre-Dame, le corps de la regrettée défunte, accompagné, à une bonne distance, dans la ville, par la nombreuse assistance, est allé rejoindre celui de son digne époux, dans la chapelle mortuaire du château de Goncourt (Marne), propriété de la famille.

CH. M.

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

Madame BECQUEY

« Vie admirable, mort précieuse qui peuvent se résumer dans ces trois mots : Soumission parfaite à la volonté de Dieu — Dévouement au prochain — Oubli de soi. »

Ainsi s'achevait, il y a longues années, un « Devoir de Style », ayant pour titre : *Portrait du Chrétien*, et donné par Madame Becquey, elle-même, à une de ses filles. C'était la future sœur Marie de Saint Ignace de Jésus, prématurément décédée religieuse de l'Assomption, dont j'ai sous les yeux une très intéressante et très édifiante biographie, dûe principalement aux notes recueillies par sa mère (1).

Sans doute, en écrivant ces lignes, la jeune élève regardait et devinait déjà, avec la précoce clairvoyance d'une vraie piété filiale, la grande chrétienne dont le deuil s'étend, comme le souvenir, bien au delà de Saint-Dizier qui vient de la perdre.

« L'exemple de sa belle vie est une *forte* leçon »,

(1) *Marthe Becquey*, Bar-le-Duc, Imprimerie de Saint-Paul, 1892.

m'écrit une de ses pieuses et nombreuses admiratrices(1). J'en veux, pour ma part, confier à ces pages quelque peu de ce que j'en ai retenu. D'autres feront comme moi et mieux que moi. La génération présente a trop besoin que ces âmes fortes et vaillantes qui s'en vont, ne la quittent pas tout à fait.

« Il me semble que l'on pourrait faire deux parts dans sa vie : celle donnée à *sa famille*, dès l'âge de 14 ans, tant que celle-ci a eu besoin d'elle, puis la part qu'elle a, ensuite, presque exclusivement donnée *aux œuvres*, à Marnaval et à Saint-Dizier » (2).

I. - SA FAMILLE

Marie-Félicité-Madeleine Collette de Baudicour était née, le 28 janvier 1818, sur la paroisse Saint-Sulpice, à Paris, d'où son père, Prosper de Baudicour, était originaire. Son grand-père, M. de Baudicour, fut maire d'un des arrondissements de Paris, à l'organisation des Mairies, après la tourmente révolutionnaire. Il avait contribué au rétablissement du culte dans sa paroisse, Saint-Jacques du Haut-Pas qui, pour ce motif et d'autres encore plus personnels, demeura toujours chère à Madame Becquey.

Celle-ci, toutefois, appartenait déjà à Saint-Dizier, par sa mère, Victorine le Blanc de Closmussey, dont une grande tante y vécut centenaire. Mais, par un contraste aussi providentiel que douloureux, destiné à révéler, de bonne heure, en Félicie de Baudicour, l'heureux mélange d'une nature et d'une grâce peu communes, à quatorze ans, elle n'avait déjà plus de mère (3).

(1) Mlle Léontine Dehault.

(2) Lettre de M. Théodule de Baudicour.

(3) Morte du choléra, à Paris, le 19 juillet 1832.

Aussi dut-elle se vouer, avec une générosité presque héroïque à cet âge et un réel succès, à l'éducation de deux jeunes frères de sept et quatre ans et d'une petite sœur de trois ans, ainsi qu'à la direction de la maison de son père, tant à Paris qu'à Marnaval où la famille se réunissait nombreuse chaque été. « Nous sommes 35 personnes, tant maîtres que domestiques, écrivait un jour Madame de Baudicour. »

Madame Becquey avait trois frères et une sœur. Celle-ci, Bathilde de Baudicour, est la mère de M. le chanoine Monnier, l'éminent Archiprêtre de la Cathédrale de Saint-Claude. Son frère, Théodule de Baudicour, est Conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris. Les deux autres, Paul et Louis de Baudicour, sont morts, comme ils ont vécu, eux aussi, en grands chrétiens. Un fils du premier, le P. Joseph de Baudicour, ex-Jésuite, est un ardent apôtre de la classe ouvrière et un zélé prédicateur des retraites d'hommes.

Louis de Baudicour est le mieux connu à Saint-Dizier. Avec Ozanam, un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul, Secrétaire général de cette Association, charitable entre toutes, il créa la Conférence de Notre-Dame de Saint-Dizier, en 1842, et en fut l'âme à ses débuts (1). C'est lui qui, en 1845, envoya, de Rome, à Notre-Dame de Saint-Dizier dont il est un des plus précieux trésors et où il continue à être l'occasion de sa plus grande fête locale, le Dimanche après l'Octave de la Toussaint, le corps du martyr saint Marcien, don insigne du pape Grégoire XVI (2).

(1) *Une page d'Histoire*, Société de Saint-Vincent de Paul, par J.-B. Jeannin.

(2) Déjà, en 1843, M. Louis de Baudicour avait apporté, de Rome, à Notre-Dame de Saint-Dizier, dûment authentiquées, des parcelles de la vraie Croix, du voile de la Sainte Vierge, du manteau de saint Joseph, des reliques de saint Pierre et de saint Jean, apôtres, de saint Martin, etc., religieusement gardées et vénérées avec celles de saint Marcien (*Registre paroissial*.)

A 17 ans, pour se rendre plus facile la tâche que la mort prématurée de sa mère lui avait laissée d'élever ses frères et sa sœur (1), Félicie de Baudicour épousait M. Jules Becquey, un ami de sa famille dont elle avait pu, dès l'enfance, apprécier le caractère sûr et dévoué et la valeur intellectuelle. Un oncle de celui-ci, M. Becquey, Ministre d'Etat, Directeur général des Ponts et Chaussées, avait été fort en vue sous la Restauration. Retiré de la vie politique, à la chute des Bourbons, il conservait, à Paris, un salon très aristocratique où se retrouvaient tous les hommes importants de l'ancien régime. Il se trouvait être grand-oncle par alliance de Félicie de Baudicour. N'ayant pas d'enfants, il regardait ses neveux comme tels, notamment Jules Becquey qui acheva ses études chez lui et y vécut dans l'intimité de la famille de Baudicour. Un autre oncle, l'abbé Becquey, a été Vicaire général, administrateur du diocèse de Châlons, dont l'Evêque résidait à Meaux.

Une preuve manifeste de la considération particulière dont les jeunes fiancés jouissaient déjà, eux et leurs familles, dans le monde religieux de Paris, c'est que l'Archevêque, Mgr de Quélen, voulut les marier, lui-même, dans leur paroisse d'hiver de Saint-Jacques. C'était le 29 avril 1835.

Sur son lit de mort, Marthe Becquey avait donc raison de s'écrier : « Oh ! qu'on est heureux d'appartenir à une famille chrétienne comme la nôtre ! Quelle grâce ! Que c'est beau, Maman, la vertu, la sainteté, sous quelque forme qu'on la retrouve... ! J'aime toutes ces chères et belles âmes que Dieu aime tant, et quand ma pensée s'y reporte, je le bénis des liens qui m'attachent à elles. Nous pouvons bien dire : Nous sommes les enfants des saints qui voient Dieu... ! » (2).

(1) *Marthe Becquey*, p. 25.

(2) *Ibid.*, p. 493.

Néanmoins, quand M. Becquey arrive à Marnaval, en 1835, il se trouve être une des rares unités parmi les hommes de Saint-Dizier, communiant « au moins à Pâques humblement ». « Car, dans notre enfance, m'écrit M. Théodule de Baudicour, quatre ou cinq paroissiens de Notre-Dame, y compris mon père, passaient seuls pour faire leurs Pâques, et aujourd'hui... » Mais cet abstentionisme religieux des hommes se constatait alors, un peu partout, dans les centres peuplés du pays. Ce qui a suggéré à Frédéric Ozanam d'écrire, quelque part, qu'en ce temps-là il était presque aussi surprenant de rencontrer un homme dans une église qu'un chrétien dans une mosquée d'Orient.

Depuis, les Collèges catholiques, les Ecoles librement chrétiennes, les Patronages et autres Associations de persévérance pour la jeunesse, les Cercles pour les hommes, toutes ces œuvres, hélas ! si cruellement éprouvées à l'heure actuelle et que Dieu nous garde ou nous rende dans des conditions à peu près passables ! ont contribué à un progrès considérable dans les convictions et les pratiques religieuses chez les jeunes gens et les hommes de nos villes de France, tandis que les campagnes, malheureusement, n'ont cessé d'être, sous ce rapport, plus ou moins en baisse.

Madame Becquey prit, dans ce mouvement chrétien de plus d'un demi-siècle, une part notable qu'il est aussi juste qu'il sera édifiant de mentionner.

Elle y était d'ailleurs parfaitement préparée. Esprit large et pénétrant, jugement sûr, âme forte et virile *fortem virili pectore*, elle a fait dire, un jour, par quelqu'un, bien à même de la connaître et de l'apprécier, en rééditant, à son adresse, un mot célèbre : « Il n'y a qu'un *homme* à Saint-Dizier, c'est Madame Becquey. » Mais elle était plus qu'un homme, elle était chrétienne. Supérieurement cultivée aux Catéchismes de Saint-Sulpice, qu'elle suivait dans sa jeunesse et dont le

souvenir fidèle et toujours jeune revenait si volontiers dans ses conversations, sa foi, brillant héritage de famille, avait des clartés de tout et lui montrait, facilement, chaque chose dans son vrai jour, foi sincère qui agissait et mettait toutes les abnégations au service de tous les dévouements.

Il lui fallut commencer de s'oublier pour songer aux siens. Ses sollicitudes de sœur aînée de jeunes orphelins l'avaient initiée, de bonne heure, à ses devoirs de mère qu'elle remplit, comme les autres, avec un intelligent et inlassable courage.

L'éducation qu'elle donna à ses cinq enfants, porta cet antique cachet de « sévère douceur » (1) que la famille moderne ne connaît presque plus. Jamais, de sa part, rien, pour eux, qui put leur donner, le moins du monde, l'idée pernicieuse d'une vie molle et sensuelle. Son intérieur où la vie facile eût été possible, fut constamment l'opposé d'une école où l'on apprend à ne pas se gêner. Sa table, dédaignant les délicatesses du goût, était digne, mais simple.

Un petit détail qui révèle son austère mais sage manière de traiter ses enfants, m'a été raconté par M. le chanoine Cousin. Venait-elle les voir, au parloir de leur Collège, même ses petits-fils, il lui suffisait de leur apporter son cœur, ses conseils, ses encouragements, jamais aucune douceur matérielle. Ce qui ne les empêchait pas de deviner, sous ces dehors quelque peu rudes, une vraie et profonde tendresse. Un de ses petits-fils, avait — malgré un excellent cœur — un caractère singulièrement difficile. A bout de ressources, la pauvre grand-mère essaya d'un dernier moyen, celui de refuser son affectueux tutoiement à l'enfant incorrigible. Mais celui-ci, au premier *Vous*, « Je ne veux pas, s'écria-t-il, je ne veux pas que vous me disiez : Vous... » Etre privé de

(1) Montaigne.

cette marque de tendresse de sa bonne Maman lui semblait la plus grave punition. Il se soumit et changea.

Quel esprit surnaturel guidait Madame Becquey dans le parfait accomplissement de sa lourde tâche de mère ! Un mot, entre cent autres, suffirait à le prouver. C'est celui qu'elle écrivait à M. de Baudicour, son père, le patriarche de la famille, à la veille du départ de sa fille Marthe pour le Noviciat : « Nos enfants sont à Dieu, avant d'être à nous, et nous ne pouvons lui refuser ceux qu'il appelle à lui » (1). Doctrine bien opportune pour une mère à qui, sur cinq enfants, Dieu devait, sitôt, en redemander trois.

Effectivement, elle perdit — si, pour des parents, c'est perdre les enfants qui les précèdent au Ciel — d'abord sa première fille Victorine, à Nice, à l'âge de neuf ans, après une angélique première communion en viatique ; puis, son fils aîné qui mourut, aussi saintement, entre ses bras, le 6 janvier 1857 (2). Mais son plus grand sacrifice fut, sans contredit, celui de sa fille préférée, sa fidèle compagne, sa confidente intime et si digne de l'être, dont son confesseur de Paris, M. Debeauvais, curé de Saint-Jacques, disait : « Je ne lui vois, vraiment, aucun défaut, » ce à quoi Madame Becquey se voyait forcée de répondre, elle qui ne savait pas flatter, surtout ceux qu'elle aimait : « Je ne puis, moi-même, lui en trouver » (3), tandis que M. de Baudicour en écrivait : « Je ne connais rien de plus parfait » (4). C'est d'elle encore que M. l'abbé Nalot, au lendemain de ses funérailles, à l'Assomption de Saint-Dizier, n'hésitait pas à dire : « Si la voix du peuple suffisait encore pour canoniser, sœur Marie de Saint-Ignace serait déjà déclarée sainte, tant il

(1) *Marthe Becquey*, p. 114.

(2) *Ibid.*, p. 14.

(3) *Ibid.*, p. 10.

(4) *Ibid.*, p. 114.

y a d'unanimité dans la vénération qu'elle inspire » (1). Deux fois sa pauvre mère en dut faire l'abandon, au Couvent, en octobre 1871, et au Ciel, en décembre 1881 (2).

Pendant la guerre de 1870, elle faillit encore perdre le seul fils qui lui restait, qui lui survit si digne de son nom honorable et chrétien, et qu'il lui fallut aller, à travers les grandes neiges et les armées ennemies, chercher jusqu'à l'hôpital de Grenoble et l'y soigner un long mois (3). D'autres deuils de famille, qui lui furent également très sensibles, suivirent de près.

Mais, déjà, plusieurs années auparavant, le 7 mars 1863, lui avait été ravi le noble cœur qui avait épousé le sien et qui en partageait si largement les sollicitudes domestiques, charitables et même apostoliques. M. Becquey, qui fut Maire de la Ville de Saint-Dizier, à une époque particulièrement critique, du 2 novembre 1847 au 17 mars 1848, comme tous les propriétaires Haut-Marnais de forges, en ce temps-là, — et ils étaient nombreux dans le nord du département alors si riche en minerais, — administrait, lui-même, son usine comprenant un groupe assez limité de familles sur lesquelles il exerçait, sans beaucoup de peine, une influence paternelle et chrétienne. C'est un missionnaire, appelé par lui-même pour évangéliser Marnaval, qui arriva, juste à temps, pour lui administrer les Sacrements et l'assister au suprême passage. Sa dépouille mortelle était à peine descendue dans le caveau de famille que sa pieuse et vaillante veuve, surmontant son chagrin, supplia le religieux de commencer, aussitôt, la Mission qui, fécondée par un sacrifice fait si généreusement, ne put manquer d'être fructueuse (4). A ce trait, on reconnaît Madame Becquey.

(1) *Marthe Becquey*, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 116 et 206 suiv.

(3) *Ibid.*, p. 99 suiv.

(4) *Ibid.*, p. 20-21.

II. - SON DÉVOUEMENT AUX ŒUVRES

A MARNAVAL, d'abord, il se révéla, mieux encore, à côté d'une intelligence des affaires, surprenante chez une femme, lorsque, demeurée seule, l'administration de Marnaval lui fut dévolue toute entière (1). Les humbles maisonnettes d'ouvriers groupées autour de sa demeure n'en parurent plus, dès lors, que le prolongement. Vraie mère des ouvriers, s'intéressant à tout ce qui les touchait, elle les visitait souvent. D'un pas viril et alerte, elle allait d'un ménage à l'autre, soignant les malades, instruisant les enfants, préparant à la première communion de grands jeunes gens, appelant, à de courts intervalles, des missionnaires.

La chapelle, érigée dans sa propre maison, devint bientôt trop étroite ; plus tard, il y en eut même deux pour faciliter, par le rapprochement, la fréquentation des offices. La réception des sacrements augmenta aussi notablement. A qui n'a-t-elle point parlé des chants de Marnaval, organisés par elle, de concert avec sa fille Marthe, une véritable artiste ? Jusqu'à la fin, elle se fit l'apôtre obstinée du chant populaire dans les églises, même quand elle ne pouvait plus en jouir, applaudissant à Pie X et à ses décrets sur la musique sacrée.

En 1869, elle avait renoncé à la direction industrielle de Marnaval, passée, en 1875, à la Compagnie, dite bientôt après, *des Forges de Champagne*. Néanmoins,

(1) C'est en 1816, deux ans avant la naissance de Madame Becquey, que son père avait acquis, des grands-parents maternels, la terre de Marnaval, depuis longtemps dans la famille. Il en fit valoir quelque temps la Forge, puis la loua, pour consacrer son temps à l'embellissement de sa propriété et aux soins de ses enfants. (Note de M. Théodule de Baudicour).

sa sollicitude pour sa chère usine n'en fut pas amoindrie.

Du reste, la nouvelle administration où l'éminent directeur général d'alors, M. Emile Giros, a laissé des traditions, si filialement gardées, de dévouement éclairé et pratique à la classe ouvrière, n'a cessé de prêter son bienveillant et large concours à l'œuvre entreprise par Madame Becquey et de conserver, à celle-ci, avec le plus courtois libéralisme, le rôle qu'elle s'était donné. Aussi, lorsque M. Emile Giros mourut, Maire de la Ville de Saint-Dizier qui lui fit, le 30 mai 1894, de si solennelles et si populaires funérailles, à côté des forges et des haut-fourneaux qui avaient réussi à grouper autour d'eux plus de trois cents familles, venait d'être posée la première pierre d'une église qui devait coûter plus de 125.000 francs. Celle-ci, inaugurée l'année suivante, et avoisinée d'un grand et beau cimetière, d'un presbytère avec un chapelain résidant, d'écoles et d'une pharmacie tenues par des religieuses, d'un patronage de jeunes gens et de jeunes filles, etc., achevait de répondre aux besoins religieux et moraux de cette populeuse et si intéressante cité ouvrière de Marnaval.

Madame Becquey pouvait alors, comme elle songea à le faire, aller chanter son *Nunc dimittis* au couvent de l'Assomption dû, en grande partie, à son initiative comme, j'ai hâte de le dire, la plupart des Œuvres de Saint-Dizier.

« On voit de temps à autre, dans certaines villes, des hommes autour desquels semblent se mouvoir toutes les Œuvres. Madame Becquey a, un peu, joué ce rôle à Saint-Dizier » (1). Selon le mot déjà cité à sa louange, elle fut un de ces *hommes-là*.

A SAINT-DIZIER, en fait, il serait malaisé de trouver, une institution de piété, d'enseignement, de charité où elle n'ait mis, avec sa main, de son cœur, de ses conseils,

(1) Lettre de M. Théodule de Baudicour.

de son temps et de sa bourse. « C'est plus qu'une paroissienne ordinaire que vous perdez, daignait m'écrire Monseigneur l'Evêque, à la première nouvelle de sa mort, c'est la protectrice de toutes les bonnes œuvres...., le levier d'une foule de généreux dévouements.... » (1)

Pour ne remonter qu'à un demi-siècle, précisément celui dont les *Petites Sœurs des Pauvres* de Saint-Dizier célébraient, il y a seulement quelques mois, le Jubilé d'or (2), Madame Becquey fut, avec Madame de Beaufort, une des fondatrices de leur si précieux Asile de Vieillards. Là ne cessèrent d'aller, avec son grand cœur, ses larges aumônes, y compris le bois coupé dans son parc, voire même, plus d'une fois peut-être, la meilleure laitière de ses étables et, dans les commencements, jusqu'à la provision quotidienne du lait des vieillards. Et que ne fit-elle pas aussi pour les orphelines de l'Ouvroir ?

Cet *Ouvroir-Orphelinat*, établi, le 21 Novembre 1842, pour la préservation et la persévérance des jeunes filles de la classe pauvre, et qui, dès son origine, bénéficia des charités de la famille de Baudicour (3), fut aussi, constamment, l'objet d'une sollicitude, en quelque sorte, maternelle de la part de Madame Becquey, se souvenant sans doute d'avoir été, comme elles, orpheline. Ses dons personnels, notamment ses avances, à fonds perdus, dans les jours de détresse de cet établissement charitable, Dieu les connaît.

Ce que je puis dire, c'est que l'Association des *Jeunes Economes* qui, depuis 1866, paie, tous les ans, la pension de plusieurs orphelines, à l'Ouvroir de Saint-Dizier, fut concertée entre elle et sa fille Marthe. Celle-ci fit des recherches sur les œuvres similaires qui existaient déjà, en écrivit, de sa main, le règlement encore en

(1) Voir la Lettre, à la fin de cette notice.

(2) *Semaine Religieuse* du 21 Mai 1904.

(3) Le Registre paroissial de Notre-Dame mentionne, en l'année 1842, un don de six mille francs fait, à l'Ouvroir naissant, par M. Prosper de Baudicour.

vigueur (1) et en fut, avec sa digne sœur Cécile, Madame de Goncourt, l'âme et la vie, dans les premières années.

Ces *Jeunes Economes* de l'Ouvroir étaient appelées à se recruter, en bon nombre, parmi les Elèves de l'*Assomption* dont Madame Becquey contribuait, vers cette même époque, pour sa large part, à doter Saint-Dizier, avant de donner, en retour, à l'Assomption, sa Marthe bien-aimée.

Dès avant 1839, date de naissance de cette Congrégation, Madame Becquey avait entendu, dans un salon, l'abbé Combalot, qui en fut le pieux et éloquent inspirateur, la recommander avec enthousiasme. Ses relations avec les Evêques qui s'intéressaient à cette belle œuvre, notamment avec Mgr Darboy, ancien vicaire de Notre-Dame de Saint-Dizier où il avait fait le service de Marnaval, et qui, comme vicaire général de Paris, avait été Supérieur de l'Assomption et y trouvait « l'intelligence unie à la sainteté ; » ses relations, aussi, avec les familles, y compris la sienne, qui n'avaient point tardé à donner, et des élèves et des vocations, au nouvel institut, lui avaient permis de connaître et d'apprécier l'éducation soignée et solidement chrétienne qu'on y recevait. M. Becquey, lui-même, peu avant de mourir, s'était entretenu avec Mgr l'Evêque de Langres, qui l'avait pleinement approuvé, du projet d'établir, à Saint-Dizier, une maison de cette Congrégation.

Au mois d'août 1865, une vaste propriété se trouvait à vendre, hors de la ville, sur le bord de la Marne. Madame Becquey courut, aussitôt, à Paris. La Supérieure Générale de l'Assomption vint à Saint-Dizier. L'acquisition fut faite. Les plans du Monastère et du Pensionnat furent dressés et exécutés, à bref délai, avec l'aide et sous la surveillance de Madame Becquey, elle-même, très heureusement secondée par un prêtre-architecte,

(1) *Marthe Becquey*, p. 62.

M. l'abbé Nalot, vicaire de Notre-Dame et aumônier du nouvel établissement, jusqu'à sa mort, en 1900. Les religieuses s'y installèrent aux vacances de 1868. Mère Marie du Saint-Sacrement, cousine de Madame Becquey, en fut Supérieure depuis 1884. Il faut signaler aussi les éminentes et fidèles sympathies venues de l'autorité municipale, notamment celles de M. le Sénateur Robert-Dehaut, maire de Saint-Dizier de 1870 à 1881, qui mérita d'être appelé « le meilleur ami de l'Assomption » par la Supérieure Générale elle-même.

C'est là, — dans cette demeure sacrée, alors si rayonnante de beauté « qu'un voyageur se demandait si ce n'était pas quelque antique monastère du Moyen-Age, transporté par les anges, en un lieu solitaire » (1), à l'ombre de cette superbe église romane qui, à cette heure, reste seule debout, dominant de si tristes ruines, — que prit naissance, en 1874, une autre œuvre que Madame Becquey eut, aussi, grandement à cœur, qu'elle fonda, aidée de Mademoiselle Demaux, noble et pieuse Lorraine, venue à Saint-Dizier pour demeurer Française, et dont elle garda, jusqu'à la fin, la présidence et la direction, l'*Œuvre* régionale des *Tabernacles* ou des *Eglises pauvres*.

Elle est, m'écrit M. Théodule de Baudicour, « celle dont je lui ai le plus entendu parler.... Une partie du temps qu'elle venait passer à Paris, chaque année, était employé par elle aux achats de tout ce qui lui était nécessaire pour ces confections d'ornements. Elle me montrait, au Couvent de l'Assomption, l'armoire qui les renfermait et leur perte dans l'incendie ne l'a pas moins affligée que celle de tout ce qui lui appartenait, notamment de tous les papiers et souvenirs de famille qu'elle avait gardés. »

L'*Œuvre* survécut au désastre, grâce à son indompta-

(1) *Marthe Becquey*, p. 91.

ble énergie qu'aucun obstacle ne pouvait vaincre. Deux jours avant sa mort, elle faisait encore des distributions d'ornements. Si tous les prêtres, chargés d'églises pauvres, qui ont bénéficié de ces libéralités sacrées, avaient pu être invités et être présents à ses funérailles, quel nombreux et imposant cortège ils auraient formé ! Tel, autrefois, celui des pauvres de Joppé autour du lit funèbre de la sainte Dame de charité, ressuscitée par le Prince des Apôtres (1).

Du moins, Madame Becquey avait ainsi mérité de recevoir, au pied des autels pour lesquels sa vie s'était consumée comme un flambeau toujours brûlant, le suprême appel à la vie qui ne finit point et auquel sa réponse ne devait se faire attendre que quelques heures.

Une œuvre que j'appellerai similaire, destinée qu'elle est à servir à la restauration et à l'embellissement des Tabernacles non plus matériels, mais spirituels, celle des *Retraites annuelles pour les Dames du monde*, grâce à Madame Becquey, reçut, aussi, une très opportune hospitalité au Couvent de l'Assomption. Avec l'assentiment de Mgr l'Evêque de Langres, Madame de Beaufort l'avait d'abord établie en son château de Frampas, près Montiérender. Mais, vu le grand âge de la vénérable châtelaine et la situation, trop peu centrale, de sa propriété, la pieuse entreprise ne put continuer. L'idée en fut reprise par Madame Becquey qui en transporta le siège à l'Assomption où elle eut, jusqu'à l'incendie du Couvent, un plein succès (2).

Son zèle, vraiment universel, ne se désintéressait pas plus des questions patriotiques et sociales que des œuvres purement religieuses. Depuis son si pénible voyage à Grenoble, pour voir et soigner son fils soldat et malade, en 1870, la pitié des victimes de la guerre l'avait prise au cœur. Aussi quand, en 1894, l'*Œuvre de la Croix-*

(1) *Actes*, ix, vers. 36 et suiv.

(2) Notes de Madame de Goncourt.

Rouge française pour les secours aux blessés militaires entreprit d'établir, au Collège, en vue des éventualités de la guerre, un hôpital de cinquante lits, avec tout le matériel nécessaire, affecté de préférence aux soldats de la région, c'est encore autour de Madame Becquey que se groupèrent les nobles ouvrières et autres personnes bienfaitrices de cette Association si française. Durant les dix années qu'elle en garda la présidence effective, l'Œuvre du Collège-Hôpital fut menée bon train et touche à son achèvement. Précieux service encore, si ce qu'à Dieu ne plaise, il devenait nécessaire.

Demeurée jeune, en dépit de l'âge, l'âme de la vénérée défunte ne cessait de vibrer à l'endroit de tout ce qui concerne la jeunesse, sa persévérance surtout. Les *Œuvres post-scolaires*, comme on dit, eurent donc aussi, jusqu'au bout, une part préférée de ses bienfaitantes sympathies. Dans sa dernière visite, la veille de sa mort, elle me communiquait encore son intention de donner pour les lectures, au Patronage, les livres qui lui restaient. Il n'y a pas jusqu'à la Société de Gymnastique des « Jeunes », qui date d'hier, dont elle n'ait accepté volontiers la contribution de membre honoraire.

« Dans presque toutes ses lettres, jusqu'aux dernières, m'écrivait encore M. Théodule de Baudicour, elle me parle de ce que je puis appeler la vie religieuse et morale de Saint-Dizier, dont elle était constamment préoccupée, comme elle l'était aussi des intérêts matériels de la Ville, » dont je ne dirai rien pour ne pas allonger, outre mesure, ces pages hâtives.

III. - SA PHYSIONOMIE ET SA VIE INTIME

Quand on a suivi, si rapidement que ce soit, le cours d'un long fleuve, on aime à remonter, du moins par la

pensée, aux sources qui l'alimentent. Ainsi en est-il d'une vie longue et bonne comme celle que je viens de parcourir, bien trop précipitamment, la plume en main.

Je voudrais donc, avant d'en finir, rechercher, et, comme dans les pages précédentes, moins dans mes souvenirs, trop jeunes, que dans les lettres révélatrices de ceux qui l'ont mieux connue et qu'ils m'envoient depuis sa mort, l'heureux secret de ce que fut Madame Becquey.

Malgré les années qui avaient appesanti sa marche et imprimé dans ses traits de grandes lignes vieillissantes, on ne s'étonne point de cette note de son beau-frère, Charles Becquey, ancien préfet du Jura :

« Aux grâces les plus séduisantes, elle unissait les
« dons les plus précieux de l'esprit et du cœur, elle était
« comme le charmant idéal de la jeune fille et déjà,
« cependant, — dès l'âge de quinze ans — elle se distin-
« guait par cette maturité de jugement, cette fermeté de
« caractère et cette confiance chrétienne qui, plus tard,
« l'ont si merveilleusement soutenue dans les tristes
« épreuves de la mère de famille », et, j'ajoute, dans les
multiples et difficiles œuvres qui ont rempli sa vie.

Un de ses oncles, M. Gossin, ancien Conseiller à la Cour Royale de Paris, fondateur de l'Œuvre de Saint-François Régis, pour faciliter le mariage des indigents, un des premiers Présidents Généraux de la Société de Saint-Vincent de Paul, écrivait de Marnaval, au sujet de Félicie de Baudicour, ce que celle-ci écrira de sa fille Marthe : « Nous en sommes au point de lui chercher des
« défauts sans lui en trouver. Cette perfection de carac-
« tère, de manières, surtout de sentiments, frappe tous
« ceux qui viennent ici.... »

Si donc, en ces derniers temps en particulier, elle semblait s'être affranchie, dans les relations ordinaires, de maints détails d'étiquette, à la grande surprise de ceux qui la connaissaient peu, ce n'était point

un défaut d'éducation. Il fallait, sans doute, l'attribuer à son habitude d'aller droit au bien, sans perdre de temps, de sorte que, déjà chancelante et hâletante, on la voyait partir soudain pour un service à rendre. Aussi, m'écrivait-on encore : « Quand le devoir « parlait, qu'une chose lui paraissait devoir être faite, « rien ne l'arrêtait. Elle poursuivait son but avec une « persévérance rare... », basée sur la foi qui était son appui et son guide et lui faisait écrire un jour : « Vous « me dites d'avoir confiance en Dieu. En qui voulez- « vous que je mette ma confiance, si ce n'est en Lui ? Ma « mère m'en a donné un grand exemple. On voyait, dans « toutes ses actions, une main invisible qui la dirigeait. « Elles étaient toutes pour la gloire de Dieu et selon sa « volonté. »

Une autre fois, à l'âge de choisir sa vocation : « Je me « console, par la pensée, que je ne pourrai avoir de « regrets, puisque j'aurai fait ce que je devais. Si je suis « malheureuse, ce ne sera pas de ma faute, parce que « Dieu le voudra ainsi. Si c'est sa volonté de me rendre « malheureuse, il le pourrait dans n'importe quelle « position je serais. Je crois que lorsqu'on a fait son « devoir, on ne doit pas s'effrayer d'être plus ou moins « heureux dans une position plutôt que dans une autre. « Le bonheur dépend de la volonté de Dieu.... Comme « toutes les joies et tous les bonheurs, en ce monde, « passent vite, il ne reste plus que le remords et il n'y a « de vraie jouissance, en cette vie, que le repos de la « conscience (1). »

C'est pourquoi, si elle sut agir, et virilement, elle sut aussi souffrir, disons héroïquement, ces grandes épreuves qu'il appartient à Dieu seul d'envoyer aux grandes vertus et dont sa vie ne fut guère qu'un douloureux tissu. « Je ris pour ne pas pleurer, » répondait-elle, un

(1) Notes de M. Théodule de Baudicour.

jour, à une amie étonnée de la voir, malgré tout, calme et même joyeuse.

Aussi bien, ses forces se renouvelaient, chaque matin, dans la participation au Sacrifice par excellence où se puise le secret de tous les autres, et dans la Communion au Pain des forts. Elle fréquentait, du reste, plus souvent le Chemin de la Croix que celui du Thabor. Parfois, alors, on l'entendait, sans que peut-être elle s'entendit elle-même, répéter à Jésus Crucifié : « Tout ce que vous voudrez, mon Dieu, tout ce que vous voudrez. »

D'ailleurs, elle se préparait et s'aguerrissait, pour les souffrances que la Providence ne devait point lui ménager, par des austérités volontaires.

Le vénérable Directeur spirituel de ses dernières années m'écrit : « Elle recherchait tous les genres de mortifications, couchant sur un lit très dur, usant, quand elle était seule, d'une nourriture encore plus simple qu'autrefois et employant même les instruments de pénitence....

« Néanmoins, c'était un reproche continuels qu'elle se faisait de ne plus prier, de ne pas aimer Notre Seigneur, d'être immortifiée, et elle était accablée d'infirmités, d'insomnies... « Je n'ai qu'une chose de bonne, avouait-elle cependant, c'est que je veux bien tout ce que le bon Dieu voudra ; pour cela, je l'ai bien sincèrement. »

« Aussi, dans les quelques lignes de son testament spirituel, après avoir recommandé instamment, à ses enfants et petits-enfants, de se souvenir des traditions constantes de foi, de courage chrétien, de vertus qui sont le plus bel héritage de leurs ancêtres, de se souvenir qu'il y a eu de vrais saints dans leur famille, que noblesse oblige, et de se montrer partout dignes de cette gloire, elle termine en disant que sur sa tombe on mettra seulement ces mots : *Elle n'a voulu que la Volonté de Dieu !* » (1).

(1) Notes de M. le chanoine Cousin.

Son suprême et peut-être unique désir, en ce monde, eut été d'achever sa sainte existence au Monastère de l'Assomption et d'y dormir son dernier sommeil auprès de sa fille Marthe. Dans cette pensée, elle s'était dé faite, d'avance, de tout ce qu'elle considérait comme un embarras dans la vie, distribuant tout à ses enfants. Mais l'affreux incendie du 21 Mai 1901 la priva même de ce dernier asile et la condamna à mourir, dépouillée de tout, dans une modeste maison et avec un pauvre mobilier qui n'étaient pas à elle. Quand elle mourut, elle se préparait à entrer dans une maison religieuse de retraite à Versailles. Sur un carnet, fait pour aider les défaillances de sa vieille mémoire, on a trouvé écrit, à la date du 4 octobre, fête du Séraphique Pauvre d'Assise, à qui elle avait une dévotion particulière : *Partir....* Effectivement, ce fut le jour où, son âme déjà partie vers Dieu, son corps alla reposer auprès de celui de son digne époux, dans la chapelle sépulcrale de Goncourt.

Je lis dans une lettre, écrite le lendemain par M. Théodule de Baudicour à sa parente, Madame Marie du Saint-Sacrement : « A-t-elle reçu les derniers sacrements, « me demandait une de mes filles ? Non, elle n'a pu les « recevoir (au moins la Communion). Mais elle n'en « avait pas besoin. Elle ne faisait que se préparer pour « aller au ciel, depuis que ses forces ne lui permettaient « plus de se dépenser pour les autres. »

« Pendant plus de soixante-dix ans, elle n'a été préoccupée que de rendre service aux siens et à son entourage, « en cherchant la gloire de Dieu, sans prendre aucun « souci d'elle-même et sans se donner aucune satisfaction personnelle. Dieu l'a rappelée à Lui au moment « où l'impossibilité de se dévouer aux autres et l'obligation de se laisser soigner allaient devenir un tourment pour elle. Sa mort semble être venue à propos.

« Elle a été frappée avant d'avoir quitté le champ de ses œuvres, comme pour permettre à tous ceux qui en

« avaient été les derniers témoins, de lui rendre les
« honneurs qu'elle méritait. Ils ont été aussi complets
« qu'il était possible. L'Evêque de Langres, ne pouvant
« venir lui-même, s'est fait représenter à l'enterrement
« par un Vicaire Général chargé de remettre, au Curé de
« Saint-Dizier, la lettre la plus élogieuse pour sa paroisse.
« sienne....» La voici :

Langres, le 2 Octobre 1904.

(En la fête du Saint-Rosaire)

Cher Monsieur le Doyen,

J'apprends, avec une douloureuse émotion, la mort de la très vénérable Madame Becquey, dont le départ pour le ciel va causer un si grand vide dans la Ville de Saint-Dizier et, en particulier, dans votre paroisse.

Je charge mon Vicaire Général, Mgr Ravry, de me représenter aux obsèques de la chère et regrettée disparue.

C'est plus qu'une paroissienne ordinaire que vous perdez, cher Monsieur le Curé, c'est la protectrice de toutes les bonnes œuvres, l'exemple vivant de toutes les vertus, le levier d'une foule de généreux dévouements.

Quand une paroisse fait une telle perte, le deuil s'en répand au loin et gagne la grande famille religieuse. Tout le Diocèse est, en effet, atteint en ce jour cruel et prend une large part dans le concert de regrets qui s'élève autour des restes mortels de celle qui ne fut que bonté et n'est plus que poussière.

Si, comme Chef spirituel du Diocèse, je regrette amèrement la disparition de cette âme d'élite, comme Evêque, je suis heureux, pour elle, de la sentir en possession de l'infinie récompense, réservée à toute vie de charité, de sacrifice et de piété.

Au Ciel, où je me plais à la voir déjà, elle a retrouvé son mari, exemplaire, lui aussi, qui lui fut cher, une fille religieuse, morte en odeur de sainteté, qu'elle aima de toutes les forces de son cœur maternel.

Ne la plaignons donc pas, cher Monsieur le Curé, si Madame Becquey laisse, ici-bas, le sujet de ses plus constantes affections, ses œuvres et ses pauvres, là-haut elle a retrouvé les objets de son plus pur amour, son Dieu et sa famille selon la nature. Sur terre, ceux des siens qui lui survivent, son digne frère, sa vénérable sœur, son fils, sa fille, portent bien haut, nous le savons, les mêmes traditions de piété chrétienne et de charitable dévouement.

Prions pour elle. Elle prie pour nous. Ne disons pas : « De Profundis », mais « Magnificat ».

Veuillez agréer, cher Monsieur le Doyen, l'assurance de mon bien affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† SÉBASTIEN.

Evêque de Langres.

Une diocésaine aussi méritante, et par son bon esprit et par ses nombreux et précieux services, avait quelque droit à cet éloge, le plus autorisé et le plus significatif de tous.

Charles METTRIER.

Curé-Doyen de Notre-Dame de Saint-Dizier.

(Extraits de la *Semaine Religieuse de Langres*, n° des 8, 22, 29 octobre et 5 novembre 1904).

